



fernando
pessoa

faust

CHRISTIAN BOURGOIS EDITEUR



BI

Œuvres de Fernando Pessoa
publiées sous la direction de Robert Bréchon
et Eduardo Prado Coelho

VI
FAUST

Tragédie subjective

*traduite du portugais
par Pierre Légglise-Costa et André Velter*

*présentée par Eduardo Lourenço
et Pierre Légglise-Costa*

*Texte portugais inédit établi par
Teresa Sobral Cunha*



cop. 1990

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

SCÈNE PREMIÈRE

PREMIER ACTE

LE MYSTÈRE DU MONDE

La lutte est celle de l'Intelligence qui veut comprendre la vie, et qui est vaincue, et qui ne peut comprendre qu'elle ne pourra jamais comprendre la vie.

Aussi cet acte est-il entièrement fait d'investigations intellectuelles et abstraites, où le mystère du monde (thème général de toute l'œuvre, puisqu'il s'agit du thème central de l'Intelligence) est à plusieurs reprises traité.

Acte I

Conflit de l'Intelligence avec elle-même

Tentation de la science

Fatigue de ne rien savoir - Elixir de la science

Impossibilité de savoir, de n'être heureux qu'en rêve

La pensée et sa douleur (chœur de la tragédie)

Ah, tout est symbole et analogie !
Le vent qui passe, la nuit qui fraîchit
Sont autre chose que le vent et la nuit —
Seulement des ombres de pensée et de vie.

Tout ce que nous voyons est autre.
La marée vaste, la marée anxieuse
Est l'écho d'une autre marée qui demeure là
Où est réel le monde tel qu'il est.

Tout ce que nous possédons est oublié.
La nuit froide, le passage du vent
Sont des mains d'ombre dont les gestes
Sont la réalité-mère de cette illusion.

* * *

Tout transcende tout —
Voilà qui est plus réel,
Et moins que ce qui est.

* * *

FAUST (*dans son laboratoire*)

FAUST, *seul*. —

Ondes ascendantes qui mourez en vain
Sans même toucher le cœur et l'âme
De votre sentiment ; ondes de pleurs,
Je ne puis vous pleurer, en moi vous culminez,
Marée immense, proliférante et sourde,
Pour mourir à la plage des limites
Que la vie impose à l'Être ; ondes du regret
De quelque haute mer où la plage serait
Comme un rêve inutile, voire de quelque terre plus
Inconnue que l'éternelle aura
De l'éternelle souffrance
Où sur l'impossible dessin des yeux de l'âme
Voguent, essences lucides
Et oubliées, ce que nous appelons
Soupirs, larmes, désolation ;
Ondes où je ne peux voir
En moi, en rêve, île ou navire,
Ondes sans espoir transitoire,
Non plus qu'illusion née de la désillusion ;
Ô vous, ondes sans blancheurs, aspérités molles, huileuses
Et silencieuses en votre interminable et parfaite rumeur.
Ô vous, ondes de l'âme, sombrez en lacs noirs
Ou élevez-vous âpres et blanches
Avec l'acide murmure de l'écume
Et mettez l'ouragan dans mon être !
Vous êtes un océan sans ciel, sans lumière, sans air

Perçu aveuglément et bruissant
Sur le haut fond de mon âme !
Larmes, je sens en moi votre goût amer !
Mais je refuse de vous pleurer. Si je vous pleurais
Comment viendrais-je à bout de vous, si nombreuses ?
Et arrivé au bout, que trouverai-je ?
Une aridité désespérée, peut-être,
Une anxiété vaine à l'idée de ne pouvoir
Vous prendre une autre fois en moi pour vous pleurer
Une fois encore en une vaine consolation !

Qu'il n'y ait pas d'âme, voilà encore une idée vaine !
Qu'il y en ait une, qu'elle soit immortelle, voilà
Un rêve de fin de partie, petit, bien que cohérent
Au regard de sa petitesse. Et quoi d'autre ? Qu'il y ait une
âme,
Qu'il y en ait une, qu'elle soit mortelle, et mourir
En un Tout céleste ? Voilà qui est vague et vain. N'y aurait-
il pas
Par-delà l'immortalité et la mort,
Quelque chose de plus grand ? Ah, il doit y avoir
Par-delà vie et mort, être, non être,
Une suprême transcendance sans nom,
L'Inconnu Éternel que l'on ne peut connaître !
Dieu ? Dégout. Ciel, enfer ? Dégout, dégout.
À quoi bon penser si le vol étroit de l'entendement
Doit s'arrêter ici ?
Encore plus loin ! Pensée, plus loin !

Le mystère des yeux et du regard
Du sujet et de l'objet, mystère transparent
À l'horreur qui est au-delà de lui ; oh muet
Sentiment de se méconnaître,
Affligeante émotion qui naît
Quant on sent la folie du vide ;
Horreur d'une existence inconnue
Quand on aborde l'âme de cette horreur :
Toute douleur humaine devient illusion.
C'est là que se tient la suprême douleur, la vraie croix.

On veut oublier ton horrible orgueil,
Ô Christ !

Ainsi je vois — horreur — l'âme intime
Du mystère sans fin qui traverse
Comme un soupir et les cieux et les cœurs.

* * *

À peine sorti d'une enfance incertaine,
Triste et singulière,

Il advint qu'une fois je contemplai du haut d'un pic
La ligne majestueuse des collines
Dont le profil bleuté disparaissait
À l'horizon ; je contemplais les champs,
Quand soudain, je vis comme si tout
Disparaissait, devant (...)

Je vis un abîme invisible, chose
Qui ne ressemble pas même à l'existence,
Occuper, non pas l'espace, mais la façon
Dont je pensais le visible.

Alors l'horreur suprême
Que je n'ai plus jamais cessé de percevoir
M'a saisi, grandissant et se maintenant
Toujours la même (...)

Ô, première vision intérieure
Du mystère infini, où en une heure
S'effondra ma jeunesse !

* * *

J'ai lu vaguement, de façon inerte et songeuse, j'ai lu
Comprenant plus que ce que recérait
La phrase (...)

J'ai fermé les livres en tremblant, et senti
Que montait du verso de la conscience
Une noirceur transcendant l'horreur.

Depuis lors, la constante permanence
Du mystère en mon âme ne me laisse plus
L'esprit tranquille, pas même dans la méditation
Qui médite sur cela.



Je ne lis plus, car je voudrais ouvrir un livre
Et y voir toute la science d'un seul coup...
Je voudrais au moins pouvoir croire qu'en lisant,
Lisant et lisant de si longues heures,
À la fin me resterait quelque chose
De l'essence du monde, que je monterais
Au moins plus près
Du mystère... Et bien que sans l'atteindre
Je m'approcherais au moins de lui...
Comme un enfant qui feint de gravir
Les marches qu'il a dessinées par terre.

Je ne lis pas. Durant d'interminables heures,
Abandonné de tout, sauf de cette douloureuse et vide
Conscience de moi-même,
Comme du froid dans une nuit intense,
Face au livre ouvert, je vis et je meurs...
Rien... Oh l'impatience froide et douloureuse
De lire pour ne pas rêver, et savoir qu'on a perdu
Le rêve ! Ainsi, pareil à un (...) outil
Délaissé qui travaille encore en vain,

Sans raison et hors de propos, je mouds
Et re-mouds l'illusion de la pensée...
Heure après heure en mon âme stérile
S'ouvre plus loin l'abîme entre mon être et moi,
Et dans l'abîme il n'y a rien...

Heureux le temps où je rêvais,
Où je m'arrêtais parfois de lire pour suivre en moi
Les cortèges... Amour, orgueil,
— Toujours des croyances ! — peignaient mes rêves...
Avec insistance, j'étais alors
L'amant de la beauté (...)
Et le roi de peuples vagues et soumis ;
Je vivais de sublimes riens,
De joies sans couleurs,
Réfugié en des bras que je rêvais
Ou prostré au sein de la foule.
Mais
Aujourd'hui je n'évoque
Aucune image, aucune silhouette...
Rien qu'un désert où je ne peux rêver
Ni la couleur des sables, ni une haleine morte...
Avec seulement l'idée,
Avec juste la couleur de la pensée
Qui est vide, creuse, sans chaud ni froid,
Sans position ni direction, ni (...)
Avec seulement le lieu vide de la pensée..

* * *

Le Soupir du Monde

Vic, mort,
Rire, pleurs,
Voilà le manteau
Qui me couvre.

Nature,
Amour, beauté,
Voilà tout ce que
L'âme découvre.

Le Mystère
De ce monde
A déchiffré
Ton regard ;
D'épouvante
Ferme ton âme ! —
Je viens.
Rien, plus rien
Ne calme
Ta douleur.

Tu sais bien
Que ma voix est
Plus atroce
Dans la muette horreur
De ce qu'elle ne dit point,
Car toi seul peux sentir
Et comprendre.
Ferme, malheureux,
Ferme ton âme
À ma grande épouvante !

(Faust, les yeux fermés, recroquevillé sur sa chaise, tremble comme sous l'effet d'un grand froid.)

• • •

Le mystère suprême de l'Univers
L'unique mystère de tout et de partout
C'est qu'il y ait un mystère de l'univers,
Qu'il y ait un univers, qu'il y ait quelque chose,

Qu'il y ait un « qu'il y ait ». Ô forme abstraite et vague
Qui pousse une telle formule à demeurer en moi ;
Penser à cela est dans mon corps un froid glacial
Qui souffle d'outre-terre et d'outre-tombe
Et va de l'âme à Dieu.

* *

Le mystère de tout
S'approche tant de mon être,
Touche si près au regard de mon âme
Qu'en ténèbres je me dissous, et immergé
Dans les ténèbres je m'épouvante obscurément.

* *

Celui qui passe et me regarde et me reconnaît
Sait à peine, en me voyant seulement
Comme quelqu'un de fatigué et de triste,
Quel écart est en moi qui me sépare de tout ceci !
Comment la noire et lucide vérité
Peut-elle arriver aux âmes
Qui conçoivent en pleine lumière ? Comment
Tout ce qui vit au soleil de l'existence
Et veut un soleil qui brille sans nuages,
Peut-il être par les nuages obscurci ou (...) — vit à la lumière
Sans aucune idée de ce qu'est l'obscurité
Des cavernes de l'âme, en plein oubli
De la lumière et de la vie, là où l'existence intime
Prend une autre forme, un autre être et un autre (...)

Ah, ne pouvoir arracher mon regard,
Le regard de mon âme, de mon âme
(De ce que j'appelle mon âme).
Je ne sais que deux choses et en elles-mêmes me suis
Profondément absorbé : moi et l'univers,
L'univers et le mystère, et moi qui sens
L'univers et le mystère ; alors sont effacés
L'amour, l'humanité, la vie et la richesse.

Oh vulgus, oh bienheureux ! Qui rêve le plus,
Toi ou moi ? Toi qui vis inconscient,
Ignorant de l'horreur d'exister, de l'horreur
D'être face à la pensée profonde
Qui ne se résout nullement en savoir ; toi
Ou moi qui analyse et discours
Et pénètre les essences,
Qui sens de plus en plus désordonnée
Ma pensée folle et succombée.
De plus en plus, telle une conscience alerte,
Je sens comme si, en rêvant moins,
J'allais rêver de plus en plus profondément...
Et cette idée, née de la fatigue
Et de la confusion de ma pensée, porte en elle
Des horreurs immenses, car elle porte
De la matière nouvelle au mystère éternel,
Matière métaphysique où je me perds
En y pensant.

* * *

Penser en profondeur c'est sentir
Le mystère qui se disperse, et voir chaque pensée
S'enfuir en millions d'éclats incompréhensibles,
Éléments (...)

Ah, torture, torture, longue torture !

* * *

Penser, toujours penser
Me donne une forme intime et (...)
De sentir, qui me rend inhumain.
Je ne peux déjà plus apparier mon sentiment
Avec le sentiment d'autrui, misanthrope
En ma propre essence, inévitablement.

Toute joie me glace, m'inspire de la haine,
La tristesse d'autrui m'ennuie,
Absorbé que je suis par la mienne, bien plus vaste
Que toutes les autres. Et la joie me pousse à haïr
Parce que je ne puis plus être joyeux
Et bien que je ne veuille pas le sentir ainsi,
En moi je sens que mon âme ne tolère pas
Qu'un autre soit plus heureux qu'elle.
Le rire m'insulte en existant,
Et je sens que je ne veux pas que l'on rie
Quand je ne peux rire moi-même ! Si, par hasard,
J'essaie de sentir, de vouloir, je ne tolère que les
 incohérences
D'une aspiration indéfinie, immense,
Qui même dans mon rêve semble démesurée.
À force de penser je sens croître parfois

Des folies de (...)

Et des élans qui me glacent de terreur

Mais pas seulement (...) et ils passent.

Plus que jamais vacille en moi (quand je ne pense pas

Et que je suis dans l'obscur de la pensée)

Une vague (...) aspiration

Qui repose, fébrile et douloureuse,

Née de la (...) pensée

Et la menant toute émue

Aux inerties sombres de mon être.



FAUST (*devant le peuple en liesse*)

Joyeux paysans, Jeunes filles
Charmantes et gaies,
Comme votre joie m'aigrit l'âme !
En la voyant, je sens bien que jamais je ne l'ai connue !
Même enfant, être prédestiné, je n'étais pas aussi joyeux ;
Dans mes jeux d'alors,
Dans mes illusions enfantines, je mettais déjà
Le mal de ma prédestination.
En vous voyant danser, en écoutant
Vos chansons
Il monte en moi un goût amer qui m'étourdit
Et me fait à la fois haïr et désirer.
Mais haïr quoi ? Désirer quoi ?
Je ne sais : je sais seulement que je hais et que je désire.
Prenez donc du bon temps — je sens toute l'ironie de cette
vie —
Dansez, chantez : la mort avance... Mais qu'importe ?
Vous avez raison — mais avez-vous une once de raison ? —
La mort vient et nous emporte, et votre vie
Noyée dans une profonde inconscience
A été heureuse pourtant, tandis que la mienne...
Que dire d'elle ?
Oh, horreur ! Horreur !
L'ombre de la joie ne naît pas en moi
Qui suis loin et exilé.
Finissons-en avec cette vie !
Finissons-en ! Le moyen importe peu !